

<http://www.franc-parler.jp/spip.php?article829>



Dominique Leguillier, directeur de l'organisation humanitaire Kokkyo naki Kodomotachi: Enfants sans frontières



- Interviews

Date de mise en ligne : æ—¥æ>œæ—¥

Copyright © - Tous droits réservés

Dominique Leguillier, directeur de l'organisation humanitaire Kokkyo naki Kodomotachi: Enfants sans frontières, la sincérité de l'aide

En 1998, Franc-Parler avait interviewé Dominique Leguillier, alors directeur de Médecins sans Frontières au Japon. L'organisation humanitaire Kokkyo naki Kodomotachi (Enfants sans frontières) qu'il a établie au Japon vient activement en aide aux populations touchées par le séisme de la côte pacifique du Tohoku. Il nous explique comment tout un chacun peut apporter sa contribution.



Reportage au Cambodge

Franc-Parler: Vous avez créé KnK, Kokkyo naki Kodomotachi, en prenant l'indépendance par rapport à Médecins sans Frontières. Pour quelles raisons?

Dominique Leguillier: Tout à fait. J'ai fondé Médecins sans Frontières ici en 92. Et de 92 à 2002, j'ai donc été le premier directeur de Médecins sans Frontières et j'ai créé un projet éducatif qui était KnK, pour sensibiliser les enfants japonais à la situation des enfants que l'on rencontrait dans différents pays d'Asie ou d'Afrique, d'ailleurs, à l'époque. Et puis ensuite, ce projet est devenu un peu plus indépendant, en ayant nos toutes premières missions de soutien à des enfants des rues, des enfants dans des prisons, des jeunes, au Cambodge, aux Philippines, au Vietnam. Et puis, quand j'ai quitté MSF en 2002, j'ai emporté avec moi ce projet, complètement indépendant de MSF à ce moment-là.



Dégâts du cyclone au Bangladesh

Franc-Parler: Pourriez-vous présenter la structure actuelle?

Dominique Leguillier: Aujourd'hui, c'est une toute petite association. On est une douzaine de personnes sur

Tokyo. On travaille uniquement sur l'Asie pour l'instant pour des raisons de commodité et puis parce qu'on est encore un petit peu jeunes. On est dans huit pays d'Asie. À chaque fois, on travaille avec des communautés, des associations locales qui existent ou que, éventuellement on peut créer ou dynamiser. Donc, sur le terrain, on a peut-être 200 employés ou personnes qui travaillent avec nous. Dans chacune des missions, il y a forcément, pas tout le temps mais normalement, il y a tout le temps un Japonais ou une Japonaise, qui n'a pas un rôle d'éducateur, parce qu'il faut forcément être du pays et parler la langue du pays. Aujourd'hui, sur ces huit pays sur lesquels on travaille, en dehors du Japon, c'est aussi bien des maisons de jeunes, que des maisons pour recevoir des ex-enfants des rues ou des enfants en difficulté. On a aussi des programmes. Au Pakistan, par exemple, c'est un très gros projet; on est en train de construire et de remettre en place une école, donc c'est très gros. On est assez flexibles, souples dans notre approche: tout ce qui peut concerner les jeunes, les enfants, les jeunes adultes aussi, peut nous intéresser. Je pars le mois prochain au Bangladesh pour ouvrir trois petites coopératives dans les endroits qui avaient été affectés par le typhon d'il y a quatre ou cinq ans. On reste tout le temps. En fait, on ne travaille pas sur de l'urgence, on travaille avec des jeunes, des enfants, des éducateurs. On n'a pour l'instant quitté aucun des endroits où on s'est installés.



Franc-Parler: Vous parlez de missions sur le long terme. Quels sont les besoins que vous avez déterminés pour le désastre du tsunami du Japon?

Dominique Leguillier: Déjà, on n'est pas dans le même schéma qu'ailleurs. On n'est pas dans un pays sous-développé ou en voie de développement. C'est très clair qu'on est dans un pays qui est en plus riche, qui par ailleurs est extrêmement bien organisé. Qui est aussi très hiérarchisé. Par contre, ce qui est toujours très important, c'est que n'importe qui, dans une situation comme ça, a quand même le droit, pas forcément le devoir, et l'envie d'exprimer sa sympathie, sa solidarité. Donc, le fait que le pays prenne en charge ses habitants, c'est bien. Il y a aujourd'hui 180 000 personnes des forces armées et leurs auxiliaires qui sont sur le terrain. On ne pourra jamais faire mieux qu'eux en termes de logistique. Beaucoup d'associations également sont présentes et puis vont déverser...

Au départ, c'est plutôt sympathique, mais là, ça va bientôt poser quelques problèmes. On déverse beaucoup trop de matériel, trop de machins et pas assez de choses. Notre démarche à nous, c'était d'abord d'aller voir, pour rencontrer des gens qui étaient les premiers affectés, dans les refuges, les écoles. Voir aussi tous ces volontaires locaux qui se réorganisent, parce qu'ils ont tout perdu; il faut qu'ils reconstruisent. Et le deuxième voyage qu'on a fait, sur Iwate, on avait fait deux voyages avant sur Kita-Ibaraki, le deuxième long voyage sur Iwate, c'était pour rencontrer les autorités en matière d'éducation. Donc, on a été d'abord à la préfecture et ensuite on a été voir les villes. C'est-à-dire, on respecte un petit peu cette espèce de hiérarchie. Les villes qui, elles, gèrent à peu près 180 établissements scolaires, nous ont reçus. Ce qui est un petit peu exceptionnel, on reste une association privée, mais il y a tellement de choses à faire que finalement, oui. Et puis, on avait ce feu vert de la préfecture, un feu vert tacite, un feu vert amical, c'est pas de la paperasse. Et là, on est revenus de ce deuxième voyage à Iwate avec toute une liste de choses qui sont indispensables, pour que la rentrée ait lieu la semaine prochaine, dans les jours qui vont suivre. Et donc, on a une espèce de liste à la Prévert, de plein d'objets qui sont liés à des enfants. Par exemple, le plus gros truc qu'on va faire, on va livrer

la semaine prochaine une vingtaine d'autobus scolaires. Les enfants des écoles cassées doivent aller dans les écoles pas cassées, et donc il faut les transporter. Il y a tout un système qui se met en place. Nous, on participe avec l'achat d'une vingtaine de véhicules, c'est très cher, mais indispensable. Avec les villes maintenant, on a une relation de confiance, on nous rappelle au fur et à mesure, pour toutes ces choses qu'on a oubliées. À Yamada, on nous demande deux cents uniformes pour que les gamins puissent aller à l'école comme les autres, à Kamaishi, on nous demandé mille uniformes.

Franc-Parler: Est-ce que les entreprises font des gestes? Est-ce que vous achetez directement?

Dominique Leguillier: On achète. Il ne faut jamais mélanger les choses. Les gens peuvent faire des cadeaux, après le business doit continuer. Qu'il y ait des prix, ça c'est normal, parce qu'on est sur des trucs en quantité, mais il ne faut pas demander aux entreprises trop. Si l'entreprise veut faire quelque chose, elle le fait par ailleurs. On me demande souvent si Toyota va nous donner des véhicules. J'ai travaillé pendant vingt ans à MSF, Toyota n'a jamais donné de véhicules, c'est leur boulot; après, on peut avoir des prix commerciaux. Par contre, si le président de Toyota veut faire un cadeau, il peut. Ce matin, j'étais à Saint-Gobain qui est un énorme groupe, pas simplement français, mais mondial. Je ne leur ai pas demandé des maisons gratuites, mais ils m'ont donné un chèque de cent millions de yens. Et maintenant, dans la reconstruction, je pense qu'on pourra faire des liens, ils pourront après faire des prix sur leurs vitrages ou sur n'importe quoi. Des entreprises ne donnent pas des choses, mais quand on doit acheter, on négocie à un bon prix, mais on ne peut pas aller au-delà. Il ne faut pas d'ailleurs. J'ai envie de dire, surtout si on achète localement, c'est ce qu'on fait. Il faudrait au contraire payer plus cher, je pense, pour réinsuffler de l'argent et du boulot là-bas. Sinon, pour répondre à votre question, oui les entreprises font toujours des gestes. Elles sont très présentes. J'ai plein d'entreprises qui m'ont contacté. ANA vient de nous envoyer 2000 couvertures. Blondel Japon vient de nous donner une quinzaine de cartons de chocolats. Ça peut paraître bête, mais ça coûte très cher. Là, c'est épatant, on a donné ces cartons à des volontaires, tous ces jeunes qui sont en train de se remuer. Ils étaient vraiment contents, personne n'avait pensé à leur apporter des chocolats.



Dominique Leguillier et des enfants réfugiés dans un ryokan (Iwate)

Franc-Parler: Comment peut-on aider les gens sur place en passant par votre biais?

Dominique Leguillier: D'abord, on ne peut pas aider en passant par le biais de quelqu'un. Les gens peuvent faire de choses, ils sont les bienvenus. Après, cette partie de distribution qu'on est en train de faire, qui est assez conséquente, c'est beaucoup, beaucoup de sous. Ce que je veux, c'est jusqu'à au moins le printemps prochain, on va initier dans chacune des écoles, maintenant, ça va faire à peu près une centaine d'écoles élémentaires et juniors, on voudrait relancer ou bien créer éventuellement si ça n'existait pas, des clubs, des trucs de loisirs, des associations de sport. Tout ce qui est parascolaire. Là, on a déjà des jeunes qui veulent faire des choses et qui n'ont plus rien. On va les aider matériellement. Par exemple, on peut imaginer que des gens qui ont envie de faire des choses, peuvent s'associer à cela. C'est-à-dire, je ne sais pas, des instruments de musique, du matériel de sport, des caméras dont on n'a plus besoin, des tas de choses comme ça. Après, si les gens ont envie d'aller sur le terrain, plus tard dans les prochains mois, on

essaiera d'organiser des espèces de sessions. J'ai pas mal d'amis artistes qui veulent faire des choses, donc on essaiera d'organiser, tel jour, à tel endroit. Après, les gens qui veulent partir, il faut qu'ils se prennent un peu en mains. S'ils ont envie d'aller quelque part, on peut leur dire où éventuellement. Il faut aussi se méfier, c'est-à-dire, beaucoup, beaucoup de gens en ce moment montent là-haut, comme on dit. Et il faut arriver à ne pas trop gêner les gens eux-mêmes. Tout se fait au fur et à mesure.

Les gens qui ont envie de faire des choses, ils peuvent nous contacter, ils envoient des messages (kodomo@knk.or.jp). Je réponds pratiquement à tout, avec parfois un peu de temps, parce qu'on en a beaucoup. Après, si c'est des trucs de pur volontariat, il y a une jeune fille ici qui les prendra et qui leur demandera un ensemble de choses. C'est-à-dire, grosso modo: «Vous avez quel âge? Est-ce que vous savez conduire? Quand est-ce que vous êtes libre?» Après, il y a des gens qui peuvent nous appeler. Là, il y a un ami qui m'a appelé en disant: «Je quitte le Japon et je ne sais pas quoi faire de ma voiture.» Je lui ai dit: «Très bien, on va la donner à quelqu'un là-haut.» Toutes ces choses-là, c'est possible. La première démarche, c'est pas moi qui demande, c'est plutôt des gens qui disent: «On a envie de faire quelque chose, voilà ce qu'on a envie de faire. Est-ce que c'est bien? Est-ce que c'est pas bien?» Et puis, voilà. Tout est bien d'ailleurs, moi je ne fais pas de jugement. Tout est sympa.

Mai 2011

Propos recueillis: Éric Priou